

Note de lecture

Abdelfattah Kilito et ses doubles Esquisse de l'identité du lecteur arabe

Lire Kilito, c'est s'offrir le plaisir d'un voyage pluridisciplinaire. Son œuvre, en arabe comme en français, ne cesse de nous interpeller, de susciter en nous ce désir ardent de déchiffrer les énigmes d'un style laconique. Des *Séances* (Sindbad, 1983) à *La Querelle des images* (Casablanca, Eddif, 1995), se profilent les traits d'une thématique de l'identité du lecteur arabe. Si ce dernier a côtoyé, lors de son périple scientifique, des outils de connaissance et de savoir, il lui est recommandé en revanche, d'utiliser ces moyens, de les puiser dans sa propre culture. Loin de calquer ou de superposer, la démarche de Kilito pénètre le texte, le relit et le réorganise de l'intérieur !

C'est du moins la première remarque qui se dégage à la lecture de *L'Œil et l'aiguille* (La Découverte, 1992) ou de *L'Absent : Étude d'une séance de Hariri*. Pour sa part, *La Querelle des images*, dernier récit de Kilito, témoigne de cette diversité de l'interprétation. L'auteur se détourne provisoirement du labeur des essais, renoue avec son paradis perdu : il verse dans la paresse édénique de l'enfance, de la narration subtile et agréable.

Que ce soit dans l'essai ou dans le récit, une problématique est toujours au centre : la quête d'une identité. Il n'est nullement question de s'enfermer dans la culture arabe et de revendiquer un Moi. Bien au contraire, Kilito rassemble les morceaux d'un puzzle universel, fait appel aux réminiscences de ses lectures pour enfin constituer une image. L'auteur établit le lien entre des imaginaires différents, car, en fait, il n'y a qu'un seul imaginaire !

1. La querelle des textes.

Nous avons montré dans un travail précédent ("Les Arabes et le livre arabe", *L'Opinion-Culture*, vendredi 2 février 1996) le rôle de la conjonction et dans l'œuvre de Kilito. Cet élément jouit d'une présence euphorique dans la mesure où il permet de lier deux sujets, deux mondes, deux pensées. À ce niveau, l'auteur de *La Langue d'Adam* (Toubkal, 1995, 111 p.) est un médiateur entre le monde arabe et l'Occident. Le *et* réduit l'hiatus civilisationnel, établit des passerelles entre deux cultures. C'est ainsi que la lecture de l'œuvre de Kilito est un voyage où le chant des sirènes est accompagné des voix mélodieuses qui se dégagent du *Livre des Chansons* d'Abou l-Faraj al-Isfahani. Ulysse et Sindbad : prototypes d'un perpétuel mouvement de l'imagination !

Sans doute, *la Querelle des images*, texte biographique par excellence, est un récit où le problème de l'identité double se pose de façon franche. Dès la première histoire : "La femme de R", nous avons le pressentiment que

NOTE DE LECTURE

Kilito réserve une surprise à la fin. C'est le vécu marocain, précisément de la médina du temps du Protectorat, qui est décrit ironiquement. Cette femme qui guette les gestes et les paroles des voisins n'est autre que l'image du féminin réduit à un demi-regard. Or, la note finale donne au récit une couleur fantastique. Le narrateur compare la femme de la médina à Chéhérazade. Elle "se réservait pour son mari le soir, quand il rentrait, elle s'asseyait à ses pieds et, jusqu'à l'aube, lui racontait les histoires recueillies dans la journée"(p.19). *Les Mille et Une Nuits* viennent sauver le récit de la quotidienne la plus terrible !

L'irruption soudaine de l'intertexte ne bouleverse en rien la démarche du récit. Au contraire, le texte "étranger" donne vigueur et beauté au texte initial. Le texte se dédouble, puise dans les racines de la littérature universelle. Il devient, par cette ruse esthétique, son prolongement, parfois même son rival !

Par ailleurs, le voisinage du texte, cette intertextualité pacifique s'appuie sur la comparaison. Ce procédé structure du début jusqu'à la fin *la Querelle des images*. Ma'arri est comparé à Diogène ou à Saint Siméon. Le point commun entre ces trois hommes est l'austérité et l'enfermement !

Pourquoi ce besoin vital du texte et de l'intertexte ?

Une fenêtre ouverte sur un autre monde permet toujours d'établir des comparaisons avec le nôtre. Ainsi, la fonction d'une toile dans un récit, ne cesse de donner une couleur aux mots. Dire la chose et son double, dire la chose et son prototype, dire le texte et son intertexte, ce travail ne fait que montrer l'importance de l'autre ! Le dédoublement est un destin, mais oh combien heureux !

La Querelle des images trace donc l'itinéraire d'une enfance, d'une aventure de la lecture et du regard aussi. Quant à l'enfance, elle se dessine à travers les récits peuplés d'images, d'un sentiment du "déjà lu". La vie s'inscrit dans un processus de similitude. Elle est le prolongement de et dans la littérature.

Toutefois, il convient de nuancer, en disant que c'est le narrateur adulte qui plonge la vie de l'enfant dans la littérature universelle. Curieux procédé qui veut dire qu'Abdallah, personnage central du roman, n'est autre qu'un personnage de la légende, des mythes. Il s'enracine, ainsi, dans l'héritage littéraire et devient un personnage prototype ! La littérature est là pour le sauver des griffes du quotidien. Autrement dit, Abdallah aurait sombré dans les ghettos où sont condamnés ces personnages sans ombre, sans passé. Le double, contrairement à ce que l'on croit, perpétue la vie.

L'intertexte, dans *La Querelle des images*, permet au personnage Abdallah, comme au narrateur et peut-être à leur insu, de rompre tout lien avec le monde d'ici-bas. De cette façon, ils inscrivent, personnage et narrateur, leur

NOTE DE LECTURE

monde d'ici-bas. De cette façon, ils inscrivent, personnage et narrateur, leur destinée dans l'Olympe et esquivent un combat inégal avec la vie de tous les jours. C'est le cas par exemple de la scène où les grands parents tombent dans le désaccord sur le sujet de l'école des Français. On était divisé en ce qui concerne l'accès d'Abdallah à l'école française : "Au pied de l'Olympe, je guettais l'irruption du *numen*, tout en faisant semblant de jouer. Un mortel a toute les raisons d'être inquiet quand il est l'objet d'une querelle entre les dieux"(p.38).

Une autre histoire "La Pléiade" vient renforcer cette idée de transcendance, le narrateur, impuissant et incapable de parler à sa bien-aimée, ne peut qu'aller regarder la maison de celle-ci. Mais nous dit le narrateur, il ne peut faire le pèlerinage que faisait jadis le poète arabe "le fou de Leila". Malgré la différence, la citation rehausse Abdallah au rang des poètes, donc des prophètes ! Mais de façon étrange, le narrateur évoque Mallarmé quand les choses se sont bien arrangées, c'est-à-dire quand la belle "Pléiade" embrasse Abdallah. Kilito réserve le poète arabe pour la douleur, alors qu'il fait apparaître Mallarmé au moment de l'euphorie.

La liste des personnages évoqués -ou invoqués- tout au long de *La Querelle des images* est sans doute longue, mais passionnante. Kilito réécrit la littérature arabe et occidentale à sa façon, grâce à cette astuce qu'on appelle communément récit ou roman. Elle offre ce transport -au double sens du mot- occasionné par la rencontre des grandes figures, des célébrités. La page blanche réunit les temps et les espaces.

On ne peut que parler d'Abdallah-pèlerin, réussissant un ascension aux cieux insondables de l'imagination. Dès lors, écrire signifie rompre avec ses racines, couper ce cordon ombilical qui unissait jadis l'enfant au monde. De façon curieuse, une telle écriture voit le jour après la mort de la mère, de "cette lampe magique". Se reconnaître partiellement ou totalement dans un personnage littéraire, bien sûr de ces personnages célèbres, signifie l'effacement d'Abdallah en tant que signifié et signifiant. À ce moment, se pose la question suivante : "tuer" pour "écrire" ou écrire pour "tuer" ? Rassurons-nous, le meurtre ne sera que littéraire !

2. L'entre-deux.

Un bref aperçu sur quelques détails extra-textuels révèle des vérités purement textuelles. C'est le cas de certaines images de couverture des livres d'Abdelfattah Kilito. Si auparavant nous avons insisté sur le rôle civilisationnel de la conjonction *et*, nous invitons le lecteur à regarder de près ces toiles de couverture !

Le verbe, en l'occurrence le récit, ne peut fonctionner seul sans cette touche au féminin. Dans *L'Œil et l'aiguille*, l'auteur convie le lecteur à un festin

NOTE DE LECTURE

de mots suaves, de remarques pénétrantes sur *Les Mille et Une Nuits*. Cette saveur est annoncée dès le départ par le savoir pictural du "dessin" de la couverture. Dans le livre, il sera question du regard, de cet œil menacé de cécité, comme le prophétise le pinceau !

À son tour, *La Querelle des images* subit le même destin. Une touche féminine -l'artiste est une femme- peint le tableau de couverture et invite le lecteur à un banquet de "mets et de mots".

Ces femmes qui regardent, à moins que je ne me trompe ! ce pied qui échappe ne font que prévenir le lecteur de la couleur du récit. Kilito mêle deux expériences, toutes deux productrices de savoir.

À l'instar de ce dédoublement, un autre se dessine en filigrane dans l'œuvre de l'auteur des *Séances*. La rencontre du monde arabe et de l'Occident n'est pas un accident de l'histoire. C'est une fusion de deux modes de pensée qui se confrontent sur les rives de la Méditerranée. La confrontation n'est qu'épistémologique, ce qui suit n'a pas d'importance ! Parler de Ma'arri et de Diogène, veut dire rapprocher les deux rives, et vouloir réunir les deux faces d'un tel imaginaire.

Or, l'entre-deux n'est pas aussi pacifique ! Il s'agit d'une position douloureuse. Cet état est personnifié par des personnages de Kilito qui vivent à cheval entre la littérature et la réalité. Situation que peignent plusieurs auteurs maghrébins et orientaux. Rappelons que la dichotomie n'est pas propre uniquement aux auteurs des ex-colonies. Nombreuses sont les plumes occidentales fascinées par tout ce qui se meut de l'autre côté de la mer !

Dans un article récent, "Le visage pâle" (*Il paraît au Maroc*, septembre 1998), Kilito décrit le même sentiment à l'égard des langues étrangères. Curieux donc est le destin de ce littérateur qui cherche dans l'espagnol les traces de la langue arabe, ou de l'Arabe en général. Le déplacement est transcendantal, l'ascension dans l'espace permet de se réconcilier avec le temps.

Az-Eddine NOZHI